

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 29

Artikel: La valse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ni vegnès et ni resins (hormi dâi resins dè rat-fès) adon l'ont coutema d'allâ après veneindzès atsetâ l'ao vin dein lo défrou, sai pè Lavaux, sai pè la Coûta. Et, quand l'est lo moment, faut vairè cé commerço : du Payerne tant qu'ia Oûron on ne reincontrè què tserrottons avoué duès et mimameint trai fustes su l'ao tsai ; dzos et nés sont ein route po avâi pe vito fè et po arrevâ dè boun'haorè io vont tserdzi ; vo pâodès don bin comptâ que, quand l'ont fè cé trafi on part dè senannès, ecliâo pourro tserrottons dussont être rudo mafi et l'ao z'égâ assebin, kâ bin soveint sont d'obedzi dè dremi pè tieu on part dè dzo dè suite. Que volliâi-vo, quand pressè, sè faut budzi !

On gaillâ dè pè Payerne que tserrottavè l'âuton passâ po cauquies carbatiers dè l'eindrai avâi étâ tserdzi on dzo pè Grandvaux. N'avâi rein dremi lè dzos dévant et l'étâi parti dè Payerne pè vai la minè po arrevâ dè bon matin. Ein revegeint contrè Payerne avoué sè fustes, s'arrètè à Palaizo po baire quartetta et medzi oquie, kâ l'avâi rudo fan.

L'eintrè don à la pinta, sè fâ portâ demi-litre et demandè à la carbatière se l'avâi oquie à l'âi baillâ à medzi.

— Ma fai, dese la pintière, n'ein dinâ ia dza grantein ; la soupa vâo être fraida...

— Ne vu rein dè soupa, dese lo tserrotton, âi-vo pas oquie d'altro ?

— N'ein dâi z'âo, se cein vo convint ?

— Et bin, va po dâi zâo ; boutâ m'ein pi chix âo meriâo !

La carbatière l'âi portè don son demi-litre et va rallumâ lo fu po l'âi reindzi ecliâo z'âo ; lo tserrotton bâi on verro ; mâ, on iadzo achetâ, vouaiquie lo sonno que lo preind et sè met à dondâ su la trabllia et à ronçliâ po tot dè bon. Son tsapè avâi rebedoulâ perquie bas.

Cauquies menutès après, vouaiquie la carbatière que revint dè l'hotè avoué lè z'âo dein iena dè ecliâo z'assietès ein fer blianc à duès manoillès et, quand ve que l'altro droumessâi, sè peinsâ dè lo laissi onna vouarba, que l'allâvè astout sè réveilli.

Adon le pousè lè z'âo drai dévant lo tserrotton avoué lo paivro, la sau et tot cein que failai.

La pintière n'eut pas petout veri lè talons que noutron citoyen sè réveilli, tot eintoupena, lè ge à maiti advai, et sein pi sè rassoveni io lirè, kâ l'avâi onco sonno et ne sondzivè perein âi z'âo ; mâ quand l'a volliu sè redressi, ie cheint que n'avâi rein dè tsapè et coumeint l'apècut oquie dévant li, l'attrapè l'assietâ âi zâo et se l'abotsè su la teta, croyeint que l'étâi lo tsapè qu'avâi ludzi su la trabllia.

Ma fai, vo vâidès d'ice la mena dè noutron tserrotton et vo pâodès comptâ que cein l'âi a fè passâ son sonno, kâ lè z'âo, que frecassivont adè l'âi çâolavont pertot ; l'avâi on dzauno qu'avâi lequâ drâi su on ge, dâi z'altro avau lo cotson et lè bliancs d'âo s'allietâvont à la tignasse. F'aillai vaire ecliâ frimousse !

L'ont zu on mau dâo tonaire po l'âi dépèdzi la teta dè tota ecliâ coffiâ, kâ l'a falliu allâ tant-quâo bornè et l'âi fèrè mettrè la tita dezo la goletta po poâi lo décrassi bin adrai.

Vo pâodès bin comptâ que n'a pas redemandâ dâi zâo âo meriâo, mâ s'est dépatsi dè sè reinmodâ contrè Payerne, kâ tot lo mondè dein lo veladzo recaffâvè dza dè ecliâ farça.

Choses scolaires.

L'intéressant article de votre collaborateur Pierre d'Antan, publié sous ce titre dans le numéro du *Conteur* du 8 courant, m'a remis en mémoire deux jolies petites histoires que je m'empresse de vous communiquer ; elles sont absolument authentiques :

C'était à une leçon d'histoire grecque. Le sujet, donné la veille par le maître pour être

récitè le lendemain, était : Aratus, Agis et Cléomène.

Le manuel d'histoire dont nous nous servions disait, en parlant de Cléomène, que ce roi de Sparte, après avoir été vaincu par les Achécus et les Macédoniens, se réfugia en Egypte pour y implorer l'appui de Ptolémée et que, n'ayant rien pu obtenir de ce roi, il voulut soulever le peuple d'Alexandrie en poussant le cri de « liberté », mais que ce cri ne fit rien sur cette population hébétée. Il ne fut pas entendu.

Le manuel ajoutait alors que Cléomène se donna volontairement la mort pour échapper aux supplices barbares que ses ennemis allaient lui faire subir.

Un élève, interrogé sur ces faits, qu'il avait étudiés sans doute trop à la hâte, fit alors le récit de la mort de Cléomène en ces termes :

Et Cléomène s'ôta la vie pour échapper à la mort !

Ma seconde histoire s'est passée également à l'école.

C'était le jour de la *visite* ; municipaux, membres de la commission scolaire étaient présents. Les élèves, endimanchés ce jour-là, arrivaient, les uns après les autres, devant une petite table, placée près du pupitre du maître, et autour de laquelle étaient assis quelques-uns de ces messieurs.

On avait déjà fait la *lecture* et on allait passer à la *récitation*.

Pour cela chaque élève devait réciter la pièce de vers qu'il avait choisie pour l'examen, cette pauvre *poésie*, apprise quatre ou cinq semaines auparavant et que le maître, craignant notre peu de mémoire, ne se lassait pas de nous faire répéter.

Un de mes camarades avait choisi pour sujet : *Trois jours de Christophe Colomb*, cette charmante pièce de Casimir Delavigne et qui débute par ces vers :

En Europe ! En Europe — Espérez ! — Plus d'espoir !
Trois jours ! leur dit Colomb, et je vous donne un monde.
Et son doigt le montrait, et son œil pour le voir
Percait de l'horizon l'immensité profonde ! etc.

L'élève en question, qui passait pour le meilleur déclamateur de la classe, savait cependant sa poésie sur le bout du doigt ; mais il fit un four complet en intervertissant les deux parties de phrases du troisième vers.

Avec un geste magnifique et sur un ton théâtral, il récita donc :

Et son œil le montrait, et son doigt pour le voir
Percait de l'horizon l'immensité profonde.

Vous entendez d'ici les éclats de rire de tous ces messieurs et l'hilarité qui se répandit ensuite dans toute la salle.

Liaisons dangereuses. — On compte dans notre langue, dit M. Francis Wey, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent l'homme peu familier aux bons usages.

Demandez quelle heure il est à un homme qui vous répond : — Il est onze heures-z-un quart ou onze heures-z-et demie ; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation ; et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie ; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire sentir l'n.

« ... L'abbé d'Olivet, soixante-dix ans plus tard, professait les mêmes opinions : « La prononciation de la conversation souffre une » infinité d'hiatus ; pourvu qu'ils ne soient pas » trop rudes, ils contribuent à donner au dis-

» cours un air naturel. Aussi la conversation » des personnes qui ont vécu dans le grand » monde est-elle remplie d'hiatus volontaires. » qui sont tellement autorisés par l'usage que, » si l'on parlait autrement, elle serait d'un pé- » dant. Parmi ces personnes, folâtrer et rire, » aimer à jouer, se prononce folâtré et rire, » aimé à jouer. »

La valse. — Un chroniqueur de Paris donne aux danseurs cette petite leçon sur la manière de danser la valse :

« Beaucoup de messieurs dansent, dans un bal, sans avoir reçu aucune leçon d'un maître en l'art chorégraphique. C'est ainsi que j'ai vu un jeune homme, bien élevé du reste, prendre la main droite de sa danseuse dans sa main gauche et porter leurs deux mains réunies sur la hanche. C'est tout à fait contraire aux règles établies.

» Le cavalier se place à la gauche de sa dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Le bras gauche du cavalier doit être assez étendu pour imprimer instantanément au bras droit de la dame les différentes directions des valses.

» L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse, et le corps de cette dernière ne doit, en aucune façon, se trouver en contact avec le buste de son danseur. »

Boutades.

C'était au bon vieux temps. Un instructeur de musique, donnant sa leçon aux élèves en caserne, leur dit :

— Mes amis, souvenez-vous que les dièzes vont toujours de quinte en quinte en montant et de quarte en quarte en descendant.

Le lendemain, à la répétition, il demande à l'élève qui se trouve en face de lui :

— Voyons, Bourdou, comment se placent les dièzes à la clé ?

— De pinte en pinte en montant et de quartette en quartette en descendant, répond l'élève qui songeait plus au petit blanc qu'aux théories musicales.

Glané dans le procès-verbal d'un huissier : « Saisi douze chemises de femme, dont une d'homme. »

— Allons, Gustave, voici le pot d'étain ; va-t'en chercher de la bière pour le dîner, disait un père à son fils.

— Mais, papa, où est l'argent ?

— Imbécile ! la difficulté n'est pas d'avoir de la bière avec de l'argent, mais d'obtenir de la bière sans argent.

L'enfant part sans répliquer ; il revient au bout de quelques instants et place sur la table le pot vide encore.

— Eh bien ! lui dit le père, le pot est encore vide ?

— Qu'est-ce que cela fait ? reprit l'enfant ; la difficulté n'est pas de boire quand il y a de la bière, c'est de boire quand il n'y en a pas.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

MENUS ET CARTES DE TABLE
Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Fac-
tures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.